

propriétés et les individus anglais, espérant par cette condescendance, quoique tardive, calmer le courroux de Napoléon et obtenir que l'armée du général Junot n'entrerait pas en Portugal. Napoléon avait arrêté cette mesure, lorsqu'il avait fait intimier au prince régent de s'unir à la France et à l'Espagne, et de se trouver au 1^{er}. septembre prochain en état de guerre avec l'Angleterre, nonobstant le traité de neutralité conclu entre le Portugal et la France, moyennant le paiement de dix millions de francs. (Voyez la table chronologique.)

Le fait est que le chevalier de Lima est arrivé à Lisbonne dans les derniers jours d'octobre ou le premier novembre, et que le décret royal, qui impose le sequestre sur la propriété et les sujets anglais, fut publié à Lisbonne le 8 novembre; ce qui força le ministre anglais à retirer les armoiries anglaises de devant son hôtel, et à se rendre le 11 novembre à bord de l'escadre de sir Sidney Smith, qui croisait sur les côtes de Portugal.

Les autres erreurs de M. de Pradt sur les noms des membres de la députation portugaise méritent à peine d'être relevées. Le grand Inquisiteur n'est pas évêque de Lisbonne, mais seulement évêque titulaire des Algarves : *D. Alvarès de Mello* est *D. Nuno Alvarez de Mello*. *Avy* doit être lu *Aviz*. *Thomas dell' Yloa*, c'est *Antonio Thomaz da Silva*. *Joachim Jorge*, c'est *Joachim Alberto Jorge*.

Quelques noms manquent parmi ceux qui signèrent la lettre de la députation, écrite à Bayonne le 27 avril 1808, et publiée par Junot à Lisbonne, le mois de mai suivant, car ils étaient quatorze, et M. de Pradt ne fait mention que de treize.

—————

Vœux formés par M. de Pradt.

« Le désir de voir paraître une Histoire fidèle de la Révolution d'Espagne, nous porte à indiquer quels sont

» les points, sur lesquels il est fort important que les
» écrivains fixent particulièrement leur attention. Il sera
» très-curieux de connaître comment on a pourvu à la
» subsistance de Lisbonne et d'une partie des habitans du
» Portugal, qui s'étaient réunis dans les lignes de défense.
» L'histoire du commissariat anglais fera voir que celui-ci
» contribua autant à la victoire, que les armées elles-
» mêmes. Mais ce qui exigera un travail particulier,
» parce que l'objet en est tout-à-fait inconnu, sera :

« 1°. L'histoire des Bandes et Guerrillas, l'époque et la
» manière de leur formation, leur nombre, leurs chefs,
» leurs moyens de guerre, et enfin l'influence qu'elles ont
» eue sur la défense de l'Espagne. »

» 2°. L'histoire des Cortès de Seville et de Cadix. »

» 3°. Les conséquences que peut avoir pour l'Espagne
la secousse produite dès l'époque de la révolution. »

Il se trouvera difficilement quelqu'un, qui ne joigne pas ses vœux à ceux de M. de Pradt, pour qu'un sujet aussi intéressant soit dignement traité; mais parmi les objets, qu'il recommande à l'attention des écrivains à venir, le dernier paraît difficile à être traité avec quelque succès dans le moment actuel, où les passions sont encore trop vives, et le contraste trop fort entre les divers aspects sous lesquels se présente l'histoire d'Espagne. Pour ce qui concerne les Cortès de Cadix et de Madrid (et non de Séville et de Cadix, comme dit M. de Pradt) on doit espérer que le futur écrivain sera à même d'éclaircir les questions suivantes :

1°. S'il exista une volonté nationale décidée qui les a fait réunir, pourquoi ne furent-ils pas convoqués en

1808, à l'époque de la création de la Junte suprême ou centrale? Madrid et toute l'Espagne, jusqu'à l'Ebre, étaient alors évacuées par les troupes françaises.

2°. Si la Junte centrale devait représenter le pouvoir exécutif, pourquoi fut-elle composée d'environ soixante-dix personnes?

3°. S'il ne s'est pas trouvé des Juntas provinciales, qui aient refusé de lui obéir?

Envisageant ensuite le fait sous un autre point de vue, l'écrivain futur aura à lever ces doutes, 1°. si la convocation mentionnée ne fut pas le pur effet de l'influence anglaise exercée dans les négociations du marquis de Wellesley à Séville;

2°. Si le ministère britannique fut seulement guidé par la prédilection naturelle aux principes de gouvernement qui constituent le sien; ou si plutôt il n'y fut pas contraint par les clameurs de l'opposition, qui en Angleterre protègent hautement les *idées libérales*; clameurs dignes d'attention, ayant égard aux rapports trop intimes qui existaient entre quelques-uns des membres les plus illustres de ce parti et le petit nombre d'hommes de lettres espagnols qui se complaisaient à se montrer fauteurs des opinions libérales.

L'histoire particulière des *Guerrillas* présentera des faits curieux. Espoz et Mina, maintenant réfugiés en France, seront à jamais célèbres par l'adresse avec laquelle ils ont fait l'*argelien*, sur terre, contre les Français, savoir : en forçant leurs généraux et leurs commissaires à leur payer une espèce de tribut pour obtenir un *laisser-passer* pour leurs convois, et en faisant subsister leurs Guerillas du produit de cette espèce de douane. Longa,

et Medico , l'Empecinado et plusieurs autres chefs de ces bandes , ne devront pas être oubliés. Le premier a fait au prétendu roi Joseph des prises remarquables , et avec du vin de Bordeaux expédié à *cette majesté* , il régala quelquefois lord Wellington. Mais on doit espérer que l'histoire , tout en donnant l'importance méritée au service de troupes légères fait par les *Guerrillas* , ne bâtira pas sur des romans , comme M. de Pradt l'a fait.

Remontons enfin au premier et plus important objet désiré par M. de Pradt , il n'est pas douteux que la vérité des événemens résultera des relations opposées , et qu'on remplira plusieurs lacunes laissées par la vanité nationale , vice commun à toutes les nations , mais hors de mesure dans les bulletins français. La formation du commissariat anglais sera aussi indubitablement un objet d'instruction et d'éloge. Les Anglais , exclusivement habitués à entreprendre des expéditions maritimes pour lesquelles les provisions nécessaires sont transportées à bord des bâtimens de transport , les Anglais , disons-nous , au commencement de la guerre de la Péninsule , ne connaissaient pas l'art de pourvoir des armées de terre , qui font des mouvemens sur plusieurs directions , qui avancent ou rétrogradent avec plus de rapidité que celle que le commissariat peut mettre dans ses opérations. La difficulté constante de pourvoir à la subsistance d'armées nombreuses en Espagne et en Portugal , qui ne sont pas des pays peuplés et cultivés autant que le sont l'Allemagne et l'Italie , s'accrut de beaucoup en Portugal par suite de la dévastation des deux provinces. Ainsi , la comparaison à faire sur ce point avec les deux nations , procurera peu de satisfaction à M. de Pradt.

Sans nommer d'autres généraux anglais , sir Arthur Wellesley , dans sa première expédition , s'était beau-

coup plaint de la maladresse du commissariat. Les défauts de ce département furent généralement reconnus en Angleterre, et la méthode française citée comme modèle à suivre. Entr'autres, le colonel Swoine, qui avait séjourné en France, et qui avait eu des relations avec les généraux Français, imprima un livre d'éloges sur les méthodes françaises, suivies par leurs commissaires; ce qui aujourd'hui ressemble à un roman, quand on le compare au système de *maraude* mis en pratique par Masséna en Portugal, et par Napoléon en Russie.

C'est en examinant ces rapports et ces romans, mais après une étude réfléchie, que les Anglais élevèrent le superbe édifice de leur commissariat, qui se trouva en mesure de faire face à tous les besoins de l'armée, tout en ayant rempli avec exactitude la loyauté de ses engagemens avec le gouvernement. Si les Français ont eu dans un temps des commissariats bien ordonnés, ils en ont fort peu fait usage après la révolution. En effet, les plus grandes difficultés devenaient nulles pour leurs administrations en Allemagne, en Italie, et dans tous les pays où ils étaient les maîtres; parce qu'une réquisition adressée aux gouvernemens soumis, ou un ordre, quoiqu'irrégulièrement donné par quelque commandant militaire aux différentes communes, faisait trouver les fonds nécessaires aux dépenses; tandis que par des réquisitions forcées on obtenait les moyens de transport. Cependant nous avons vu, dans notre riche Italie, la ville de Mantoue pourvue de vivres (pour soutenir un siège imminent) trois fois dans une année, parce que toutes les provisions étaient disparues les deux premières fois. Nous avons encore vu le général Joubert brouillé avec le Directoire, parce que la caisse militaire en Italie était vuide, et qu'il ne pouvait pas forcer l'ordonnateur en chef à rendre ses comptes, celui-ci étant inté-

ressé par moitié avec un des directeurs de Paris. Ces désordres suffisent pour montrer ceux du commissariat français en Italie; bien entendu que nous ne voulons accuser personne, mais seulement faire un parallèle.

Les subsistances de la population de Lisbonne, d'une partie de celle des deux provinces dévastées et de toute l'armée dans les lignes de Torres-Vedras, fut une opération hasardeuse et qui aurait été impraticable sans le secours du crédit anglais. Les capitalistes de Lisbonne ne manquaient pas de fonds pour l'entreprise, mais ils craignaient que les provisions n'arrivassent de l'Amérique Septentrionale sur les côtes qu'après que la ville aurait été occupée par les Français et le port bloqué par les Anglais. Pour parer à ce danger, le ministre anglais donna les traites et le crédit nécessaires.

Lisbonne fut abondamment pourvue de tout, mais les prix de toute chose s'accrurent excessivement. Par suite de la dévastation des deux provinces, la récolte d'une année y manqua entièrement, ainsi que les moyens de culture pour l'année suivante. D'après un calcul, qui parut imprimé, il paraît que l'importation des comestibles en Portugal, de 1810 à 1811, c'est-à-dire, pendant l'invasion et quelques mois après, monta à quatre-vingt-dix-sept millions de *cruzades*, ou près de dix millions de livres sterlings.

Le commissariat anglais fait encore maintenant liquider ses comptes et paie loyalement ses dettes. Plusieurs négocians dans les pays étrangers en retirèrent des profits immenses, mais légitimes. Des dépenses des Français, il ne reste qu'un triste souvenir (1) des plaies et de toutes les vexations que les gouvernemens et les peuples ont

(1) Le lecteur voudra bien observer qu'il n'est question ici que des dépenses des armées françaises, et qu'en ne prétend pas obscurcir le mérite

souffertes dans la continuation devenue indispensable des taxes et des impositions les plus onéreuses, et dans les dépenses énormes que les gouvernemens rétablis ont été forcés de faire pour rentrer dans leur patrimoine. Mais si tant de prodiges arrivés dans la Péninsule ont été l'ouvrage de l'héroïsme des Portugais, de la bravoure et des efforts extraordinaires des Anglais, comment M. de Pradt peut-il dire que l'Espagne aurait triomphé sans le secours des Anglais, comme l'Amérique sans celui des Français? L'une et l'autre de ces assertions sont également erronées.

Des trois retraites de lord Wellington.

On trouve cité dans la vie de lord Wellington un passage d'un discours que prononça dans la chambre haute son frère aîné, le marquis de Wellesley, chef de la famille, qui avait été gouverneur-général des Indes-Orientales, depuis ambassadeur extraordinaire près la Junte suprême à Séville, et secrétaire des affaires étrangères depuis 1810 jusqu'en 1812; lequel, dans l'exercice de ces places éminentes, avait dans l'opinion des Anglais la réputation d'un grand homme d'état, réputation, dont il jouit toujours, quoique hors du ministère. Le marquis s'exprimait ainsi : « si je devais, mylords, émettre mon opinion » impartiale sur le mérite de votre général, je confesse de » vant Dieu, que je n'aurais pas choisi ses victoires, » toutes brillantes qu'elles sont, mais ses retraites. Je » rechercherais dans celles-ci les preuves les plus émi- » nentes et les plus glorieuses de son habileté, quand les

de quelques travaux publics faits dans les pays occupés par les Français, comme sont les routes du Simplon et du Mont-Cenis; les routes ouvertes dans le royaume de Naples, par le roi Joseph et Murat, et dans la principauté de Lucques, par la prétendue princesse Élisabeth.

» difficultés l'opprimaient , quand il n'avait que le
 » choix des extrêmes , quand il se voyait courbé sous
 » une force éminemment supérieure. »

Il paraît plus téméraire que hardi de faire des réflexions contre une telle opinion émise par un homme d'état ; mais puisque aucun individu , à l'époque actuelle , n'a la prétention d'être infailible , on se permettra de demander sous quel point de vue le marquis loue les retraites de son frère , au point de leur donner la préférence sur les brillantes victoires du passage du Douro , de Salamanque , de Vittoria et de Toulouse , et sur les assauts de Ciudad-Rodrigo et de St. Sebastien ? Est-ce le plan , ou l'exécution , qui lui paraissent plus dignes d'éloges ? Examinons les faits en détail.

M. Elliot , auteur de la vie de lord Wellington , convient sur cette partie de son histoire , que l'insubordination des troupes anglaises pendant la troisième retraite , celle de Burgos à Ciudad-Rodrigo , fut extrême ; cela veut dire que si le plan de la retraite fut sage , l'exécution en fut mauvaise. Si l'on lit l'ordre du jour , donné par le maréchal Beresford à l'armée portugaise , à l'occasion de cette retraite , on reconnaîtra que les corps Portugais , chez lesquels on a remarqué quelque desordre , furent en petit nombre , et que dans aucun l'insubordination ne fut égale à celle des corps anglais. Il n'est donc pas aussi invraisemblable ce que quelques-uns affirment que , sans les troupes portugaises , cette retraite ne se serait pas exécutée sans une perte beaucoup plus forte. L'excellence reconnue des troupes anglaises se soutient rarement dans une retraite. C'est là une vérité presque toujours démontrée par une fatale expérience. Leurs généraux avouent qu'on ne peut pas y remédier. Comment donc peut-on trouver un objet d'éloge dans une telle retraite , si l'on ne prouve

pas auparavant qu'elle ne pouvait pas se faire à temps et de manière à éviter tant de désordres ; ou sans prouver du moins que l'entreprise contre le fort de Burgos, dont la malheureuse issue produisit cette retraite, ne fut pas dans l'origine un plan mal conçu. La généralité, avec laquelle le marquis s'exprime, exigeait de telles preuves. Nous, qui ne hasardons pas une opinion, nous en sommes dispensés.

La retraite de Talavera, qui fut la première dans l'ordre chronologique, fut faite à temps, et avant qu'aucun corps français fût en mesure de poursuivre l'armée anglaise. Il n'y a donc rien de surprenant dans l'exécution ; mais puisque les blessés furent laissés en arrière, et qu'ils tombèrent dans les mains de l'ennemi ; puisque la supériorité numérique des armées françaises était connue de tout le monde, et que le manque de discipline des armées espagnoles devait l'être à des yeux militaires ; comment peut-on encore ici en louer le plan, sans indiquer à qui attribuer la faute, d'après laquelle lord Wellington s'est aventuré dans le cœur de l'Espagne avec trente-mille hommes seulement. L'oppression des difficultés, *le choix des extrêmes*, *la force éminemment supérieure*, furent cherchées, et ne sont pas survenues. Ainsi le jugea Napoléon, comme l'on voit par sa lettre à l'empereur Alexandre, insérée dans le *Moniteur* de ce temps-là, et il ne paraît pas qu'il eût tort. Mais peut-être le marquis de Wellington ne jugea pas à propos, pour excuser son frère, de blâmer le ministère anglais, qui avait été plus d'une fois averti qu'en faisant entrer de nouveau trente-mille anglais seuls en Espagne, ceux-ci éprouveraient le même sort que ceux qui avaient été envoyés deux ans auparavant sous sir John Moore.

Il nous reste à examiner en dernier lieu, la seconde et célèbre retraite des frontières d'Espagne et de Portu-

gal, jusques aux fameuses lignes de Torres-Vedras. Dans celle-ci l'exécution fut véritablement digne d'éloges; mais les troupes anglaises et portugaises ne croyaient pas qu'elles opéraient une retraite, qu'elles marchaient au secours de Lisbonne. Ainsi l'écrivaient les officiers anglais et portugais. Cette opinion empêcha heureusement le desordre accoutumé. Mais si de la considération sur la manière dont elle fut exécutée, nous remontons au plan, le lecteur devra se reporter aux précédentes discussions sur ce point, et il ne paraît pas que ce soit trop exiger du marquis de Wellesley, que de le prier de laisser la question indécise.

De l'attaque de Torres-Vedras 82

De l'attaque de Lisbonne 83

De l'attaque de la Péninsule 84

De l'attaque de la Péninsule 85

De l'attaque de la Péninsule 86

De l'attaque de la Péninsule 87

De l'attaque de la Péninsule 88

De l'attaque de la Péninsule 89

De l'attaque de la Péninsule 90

De l'attaque de la Péninsule 91

De l'attaque de la Péninsule 92

De l'attaque de la Péninsule 93

De l'attaque de la Péninsule 94

De l'attaque de la Péninsule 95

De l'attaque de la Péninsule 96

De l'attaque de la Péninsule 97

De l'attaque de la Péninsule 98

De l'attaque de la Péninsule 99

De l'attaque de la Péninsule 100

NOTES ADDITIONNELLES

Des trois retraites de lord Wellington 101

Deuxième réponse à M. de Parda 102

Deuxième M. de Parda 103

Deuxième M. de Parda 104

TABLE DES NOTES DE L'APPENDICE.

	PAG.
I. Première réponse à M. de Pradt.	44
II. Armée portugaise formée de nouveau en 1808 et 1809.	<i>id.</i>
III. Sir Robert Wilson et la légion portugaise. . .	46
IV. Armée de la Junte suprême.	51
V. De l'analogie entre la dernière guerre de la Péninsule et celles de Viriate et de Ser- torius.	52
VI. Sur la politique de la Russie.	56
VII. Des milices portugaises.	57
VIII. Sur l'ordre de détruire les subsistances . . .	65
IX. Reddition d'Almeida.	67
X. Des lignes de Torres-Vedras.	69
XI. De l'illusion qu'on se fait sur la guerre de la Péninsule.	74
XII. Des nouvelles armées de la Régence de Cadix et des troupes espagnoles, qui se sont réunies à l'armée anglo-portugaise en 1813.	78
XIII. Difficulté d'assujettir les troupes espagnoles à la discipline.	83

NOTES ADDITIONNELLES.

	PAG.
Seconde réponse à M. de Pradt.	95
Vœux de M. de Pradt.	98
Des trois retraites de lord Wellington.	104

AU LECTEUR.

Le lecteur voudra bien observer, que les événemens principaux sont classés dans la première page de la Table Chronologique ci-après, sans distinction de pays, et que la date ou l'explication, qui a paru nécessaire, ou l'événement contemporain, est mentionné dans la seconde page en regard, à la même ligne; quelquefois on en a fait un chapitre séparé, qu'il faudra lire sans interruption dans la page ou la colonne qui lui correspond, comme est celui qui a pour titre : Conduite du Ministère Foxiste.

Les faits exposés dans la même ligne, en deux ou trois colonnes, sont généralement contemporains, à moins qu'une différente date ne soit expressément marquée dans la colonne ou page respective.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des principaux Événemens militaires et politiques, depuis l'an 1803 jusqu'en 1814, ou dès la rupture de la paix d'Amiens, jusqu'à la conclusion de la paix générale en 1814.

DATES.	<i>Événemens principaux.</i>
De Mars à Mai.	<p>La paix d'Amiens est rompue seulement entre l'Angleterre et la France.</p> <p>La République de Hollande est forcée, bientôt après, à se joindre à la France.</p> <p>On tolère à l'Espagne une espèce de neutralité jusqu'à l'année suivante.</p> <p>Le Portugal est requis de fermer ses ports aux Anglais, en conformité des traités de Badajoz et de Madrid, faits avec l'Espagne et la France, en 1801, avant la paix d'Amiens.</p>
Mai et Juin.	<p>Les Ministres Portugais demandent des secours à l'Angleterre. Celle-ci tergiverse, et envoie des officiers chargés d'examiner l'état de l'armée portugaise.</p>

Détails des événemens contemporains.

Le message du roi pour armer fut envoyé au parlement au mois de Mars; mais les hostilités n'ont commencé qu'au mois de Mai.

Escadre anglaise expédiée sur-le-champ pour surprendre les Français à St.-Domingue; elle ne réussit point.

Les Français entrent dans l'électorat de Hanovre. Double capitulation de l'armée hanovrienne.

George et Pichegru partent de Londres; ils sont arrêtés à Paris, ainsi que le général Moreau.

Napoléon rassemble sur les côtes une armée pour envahir l'Angleterre, et fait construire des flotilles à Bruges, Ostende, Dunkerque et Boulogne.

Grande terreur de l'invasion manifestée dans toute l'Angleterre. Crainte vraie ou simulée du ministère anglais. Appel à la nation. Armée de réserve, ou levée forcée pour la défense du royaume. Formation de cinq à six cent mille volontaires dans les trois royaumes d'Angleterre, Écosse et Irlande. On construit à grands frais des *tours-marteaux* (1) sur toute la côte.

(1) *Tours-à-marteau, torre-martelli*, sont fort communes sur les côtes d'Italie, pour observer les corsaires barbaresques: l'on en fait connaître l'approche aux habitans par une espèce de tocsin particulier, au moyen du son produit par un marteau sur les parois d'une cloche.

DATES.

*Événemens principaux.*1803.
Août.

Le Prince-Regent de Portugal accède aux demandes de Napoléon.

Il renvoie du ministère le chevalier d'Almeida, censé partisan des Anglais, et appelle au ministère M. d'Aranjo, qui était envoyé en Russie.

Le chevalier de Lima est désigné ambassadeur à Paris.

D. Rodrigo sort volontairement du ministère.

1804.

Le duc d'Enghien est arrêté sur le territoire de Baden, conduit en France, et fusillé dans les fossés du château de Vincennes.

Le Portugal achète sa neutralité par un traité signé à Lisbonne.

M. d'Aranjo arrive à Lisbonne.

Le gouvernement Anglais paie au gouvernement de Suède les pertes causées par la détention du convoi Suédois pendant la dernière guerre.

L'Espagne adopte le projet de payer en argent comptant à la France les secours stipulés, avec le but de se maintenir neutre.

Les Anglais en ont construit de semblables sur les côtes d'Angleterre, à l'époque mentionnée par l'auteur, et leur ont conservé le même nom : *mortels-tower.*

Détails et événemens particuliers.

Joséphine, (plus tard impératrice) intercède envain pour empêcher le meurtre du duc.

Au prix de dix millions de francs, outre quelques-uns en cadeau au maréchal Lasnes, ambassadeur, qui le signa, et outre les concessions faites aux Français de toutes les faveurs commerciales, dont ils desiraient jouir en Portugal.

L'armée portugaise est réduite à un moindre nombre de troupes.

Par une convention signée à Londres, entre le baron Silverhielm et lord Hawksbury.

Le ministère de lord Addington ne s'y oppose pas ouvertement; mais la marine anglaise desirait avec impatience la guerre avec l'Espagne pour faire des prises.

